

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 20

Artikel: On tsévau pou recognesseint
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ajoutez à cela que notre bonne étoile nous a doté d'une honnête aisance. Nous pouvons vivre dans une médiocrité dorée, argentée tout au moins. De tous ces détails vous conclurez, avec quelque apparence de raison, que j'ai tout ce qu'il faut pour être heureux.

Eh bien, non ! — Non.

Je serais en effet parfaitement heureux, *si ma femme savait fermer les portes*. Mais voilà : elle ne sait pas, elle ne peut pas fermer une porte. Jamais, jamais, jamais, elle n'a pu se fourrer dans la tête, et jamais je n'ai pu lui faire comprendre que si, dans les appartements — tels que les conçoit et les exécute la civilisation moderne — les pièces communiquent les unes avec les autres au moyen de portes — *p, o, r, por, t, e, s, tes, portes* — c'est pour que, quand on passe d'une pièce dans une autre, on referme derrière soi la porte qui les sépare.

Jamais ma femme n'a pu comprendre ça. C'est pourtant bien simple. Non !...

Quand ma femme passe d'une pièce dans une autre, elle laisse la porte ouverte. Si de la deuxième pièce elle passe dans une troisième, elle laisse la deuxième porte ouverte comme la première ; pour peu qu'elle ait à circuler, au bout de cinq minutes toutes les portes de l'appartement, toutes sans exception, sont béantes ! C'est horrible. Telle est ma femme.

J'ai beau lui répéter dix fois, vingt fois, trente fois par jour :

— Ma bonne amie, prends donc l'habitude de refermer tes portes !

Elle me répond, avec douceur, je le reconnaiss :

— Oui, mon ami, je tâcherai d'y penser...

Rien n'y fait. Elle n'y pense pas plus au bout de cinq ans de mariage que le lendemain de nos noces.

Même la nuit, elle ne peut pas fermer sa porte. Quand je suis allé et venu suffisamment, je lui dis : « Il est temps de dormir : ferme ta porte. » C'est inutile. Elle persiste à laisser sa porte ouverte. Oh!!!

Vous ne sauriez croire à quel point ce fait, léger en apparence, par son continual renouvellement peut devenir... tragique ! A force de vivre ainsi au milieu de portes ouvertes, dans un perpétuel courant d'air et de répéter tous les jours, toute la journée : « Ferme donc ta porte ! FERME DONC TA PORTE ! FERME DONC TA PORTE ! » je sens que je suis enragé.

J'en suis arrivé à ne plus goûter de tranquilité chez moi, que quand ma femme est absente. Alors je respire — portes closes.

Vous me direz que j'aurais pu faire adapter à toutes nos portes des mécaniques qui les referment automatiquement. D'abord, ce n'est pas la même chose. Les portes mettent alors une demi-heure à se refermer. C'est un autre genre d'agacement. Et puis les mécaniques se détraquent. Et puis, j'ai des enfants, tout petits, qui se feraient écraser les doigts ; un chien, un chat, qui se feraient écraser les queues ; les uns piaulerait, l'autre hurlerait, le troisième miaulerait... L'idée seule de ces cacophonies me fait sauter. Non ! il faut que j'endure mon supplice.

Mais il est tel, que mon caractère s'est aigri. Je

suis devenu morose, égoïste, méchant. Dernièrement, ma femme, qu'autrefois j'adorais, est tombée malade. Elle a été très... bas. Les médecins m'avaient averti qu'il fallait m'attendre à un dénouement fatal. Eh bien... je ne me suis pas senti aussi affecté que j'aurais dû l'être, que je l'eusse été, il y a seulement deux ans.

Certainement, ça me faisait quelque chose de penser que j'allais être veuf. Mais je ne pouvais, en même temps, m'empêcher de me dire :

— Au moins j'aurai une consolation : je vivrai... à huis clos.

D'ailleurs, je n'ai pas été frappé du cruel malheur que je redoutais. Ma femme s'en est tirée. Contraiement aux prévisions de la science, elle a guéri. Fidèle à ses habitudes, elle n'a pas voulu, après l'avoir entr'ouverte, refermer derrière elle LA PORTE DU TOMBEAU...

Pas même celle-là !

(*L'Intransigeant.*)

Gramont.

On tsévau pou recognesseint.

Quand l'est qu'on père âmè bin sè z'einfants et que lão vâo férè on grand pliési, lè minè avoué li à Lozena on dzo dè martsî po lão férè vairè cein que y'a dè pe bio pè la capitâla : la Cathédrala, lo Crotton, lo Musé, lè z'égras dè la Caroline, la tserrâire dâo Rotyon et la balla pouponna ào razâre dâo bet dâo grand pont, découtè la pinta à Gabriet Gibon ; et lè z'einfants, tot fiai d'avâi cein vu, ein ont po trâi se-nannès à racontâ ài z'autro, et tâtsont d'étrè sâdzo po lâi poâi retornâ on autre iadzo.

Lè péres que lè minont dinsè vairè clliâo bio z'af-férès sont dâi bon péres, kâ ne lo font pas ti ; mà que deriâ-vo de n'hommo que fâ po lè bitès cein que lè zautro font po lão bouébo et bouebettès ?

On brâvo citoyein dè pè Velâ-lo-Terriâo, on bio veladzo dâo district d'Etsalleins, étai z'u ào martsî à Lozena déçando passâ 8 dâo coreint, avoué lo tsai. Ora avâi-te appliyi son tsévau po lâi menâ cauquîès denrâ, ào bin étai-te po lâi férè on pliési ? diabe lo mot y'einsé ; mà tantiâ qu'arrevâ à Lozena, n'étai pas dein lo cas dè férè avanci ellia pouéson dè bête, se bin que sè sont met cinq ào chix po bussâ lo tsai pè lè redalles et pè lè rés tandi que dzibiliâve cé bougro dè chenapan que ne volliâvè pas budzi. A fooce einradzi, sont arrevâ su la Ripouna, iô cé pourro citoyein étai dépitâ dè cein que ellia pesta dè tsévau lâi avâi dinsè fé vergogne dévant lo mondo ; assebin ào momeint iô l'arrevont su lo martsî, don su la Ripouna, lâi fâ :

— « Tè bombardâi pi po onna tsaravouta ! on lâi tè raminérâ à Lozena, tsancre de rosse ! »

Un abonné nous écrit : « Aux intéressants détails que vous avez donnés samedi dernier sur les tirs fédéraux de Genève, vous pouvez ajouter qu'en 1828 le 1^{er} prix aux bonnes cibles a été obtenu par M. Louis Ballenegger, serrurier, à Lausanne, et le 2^{me} par M. François Tallon, de Luins. En 1851, le 2^{me} prix à la cible *Patrie* a été obtenu par M. Jules Monnerat, à Vevey. »